

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maurice MANQUAT

Mémoires d'un chien : recueillis par M. Manquat,
partie X : Mme Pépin Mépié se fait installer le
téléphone

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1949, tome 47, p. 163-166

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Mémoires d'un chien

(Recueillis par M. Manquat)

X

Mme Pépin Mépié se fait installer le téléphone

Je n'arrive pas à comprendre le caractère de ma patronne. Jusqu'ici elle ne voulait pas entendre parler de téléphone dans la maison. C'était, répétait-elle, un instrument coûteux, sans profits, qui trouble l'intimité des foyers, qui occasionne de perpétuels et inutiles dérangements. Et elle allait jusqu'à opposer à son mari qui en désirait un, cet argument historique : « Louis XIV en avait-il un, de téléphone ?... Non, n'est-ce pas ? Et pourtant vous ne pouvez pas nier qu'il fut un grand roi. » Et puis, subitement, elle veut un téléphone, et, depuis, n'a plus de cesse qu'on lui en pose un. Pendant trois jours, elle n'a fait que répéter : « Ah ! quand aurai-je mon téléphone ?... Ah ! si j'avais un téléphone !... Mais quand donc viendra-t-on me poser un téléphone ? »

Enfin, l'ouvrier est venu. Il a fixé la petite boîte noire dans le vestibule. La patronne ne l'a pas quitté un instant en redisant : « Enfin !... Comme ce sera commode !... » Elle était si contente qu'elle a donné un verre de vin et un pourboire à cet ouvrier qui, en s'essuyant les lèvres du revers de la main, lui a dit : « Madame est bien honnête. »

A peine avait-il tourné les talons, cet ouvrier, que j'ai entendu la patronne dire à Ernestine :

— A propos, je voudrais savoir si Madame Moulleron viendra à mon prochain mercredi. Il faut que je lui téléphone.

Simple prétexte évidemment pour utiliser l'engin.

La voici donc qui revient dans le vestibule où j'étais couché. En minaudant, ma patronne me dit :

— Mon petit Black, je vais téléphoner. Ne t'effraye pas, mon chien-chien.

Elle décroche un petit rond noir qu'elle se colle à l'oreille, et se met à crier :

— Madame Mouilleron, s'il vous plaît !

Et elle attend, elle attend. Je pense que Madame Mouilleron n'a pas entendu. Ma patronne le pense aussi sans doute, car après un temps d'attente, elle murmure :

— C'est curieux, c'est vraiment curieux !

Et de nouveau, elle appelle, cette fois à tue-tête :

— Madame Mouilleron !...

Rien. Alors, la patronne raccroche le petit rond avec colère, puis aussitôt le décroche, presse un bouton. Bientôt elle engage une conversation dont je ne puis saisir que la moitié :

— J'ai demandé Madame Mouilleron.

— Hein, quoi ?... Quel numéro ?... Mais le No 147 de la rue de la République.

— Comment ? Son numéro de téléphone ?... Est-ce que je le connais, moi ?...

A ce moment, j'entends du bruit dans la rue. Je me mets à aboyer. Furieuse je ne sais pourquoi (ne suis-je pas un chien aboyeur !) Madame Pépin-Mépié me crie :

— Tais-toi donc, imbécile !... Sale cabot !...

Je me tais. Ma patronne se remet le rond à l'oreille, puis :

— Comment dites-vous ?... Hein ?... Hein ?... Quoi ? Ah ! par exemple, celle-là est trop forte !

— Je vous dis que non, moi ! Je suis une femme bien élevée, moi !... Je suis la femme de Mossieu Pépin-Mépié, un grand naturaliste.

— Mais puisque je vous le répète... Non et non !... Et puis zut à la fin !...

Et violemment elle raccroche.

Je n'y comprenais rien.

Je n'ai compris que deux heures après. Deux heures après, en effet, un Monsieur quelconque est arrivé. Je me demandais s'il fallait aboyer ou non, mais j'ai tout de même aboyé. Ernestine est accourue.

— Monsieur désire ?..,

— Je voudrais parler à Monsieur Pépin-Mépié.

Ernestine est allée chercher mon maître qui travaillait dans son bureau. Il descendit aussitôt.

— Monsieur, lui dit l'étranger avec un air sévère, je viens vous trouver de la part de la Direction des Postes. Je suis chargé d'une mission pénible, vous avertir que notre Administration se propose d'articuler une plainte contre Madame Pépin-Mépié.

— Une plainte contre ma femme ?... fit mon maître visiblement ahuri.

— Oui, Monsieur,

— Mais pourquoi, je vous prie ?

— Pour injures caractérisées à un agent des P.T.T.

— Madame Pépin-Mépié a injurié un de vos agents ??... Mais quand ça ?..

— Ce matin même.

— Ce matin ?... Mais ma femme n'a pas quitté la maison.

— Ça s'est passé par téléphone, Monsieur.

— Ecoutez, mon ami, dit mon maître, je ne comprends rien à cette histoire. Je pense qu'il y a erreur sur la personne. Si vous le permettez, je vais faire appeler ma femme elle-même.

Et s'adressant à la cuisinière :

— Ernestine, veuillez demander de ma part à Madame de descendre.

Madame ne tarda pas à apparaître.

— Il paraît, ma chère amie, lui dit son mari, que vous auriez injurié un agent des Postes. (Quand il y a du monde, Monsieur et Madame Pépin-Mépié se donnent du *vous*).

— Moi, s'écria l'inculpée, mais c'est faux, absolument faux !

— J'ai le regret, Madame, déclara l'homme, de vous rappeler que par téléphone vous avez traité, ce matin même, un de nos agents, d'imbécile et de sale cabot, en lui ordonnant de se taire.

Madame Pépin-Mépié se passa la main sur le front, réfléchit un instant, puis s'épanouit :

— Ah ! c'est donc cela !... s'écria-t-elle.

— Ou je me trompe fort, ou ce sont là des injures, dit l'homme.

— Je le reconnais, déclara la patronne. Seulement ces injures étaient destinées à faire taire, non un agent des Postes, mais mon chien, celui-ci (elle me désignait) qui, pendant que je téléphonais, aboyait comme un fou. Après d'assez longs pourparlers, ma patronne s'est tirée sans dommages de cette mésaventure, mais a encaissé ces conseils de son interlocuteur :

— Madame, quand on veut téléphoner, d'abord on apprend à se servir d'un téléphone ; ensuite, on évite d'injurier son chien pendant la conversation téléphonique, car il est impossible au correspondant avec lequel on se trouve en rapport de distinguer si c'est lui qu'on engueule — oh ! pardon, Madame ! je veux dire qu'on injurie — ou le sale cabot, pour employer vos propres termes.

(A suivre)

BLACK